

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



À propos de *Une Duchesse à Ogunquit* de Claude Jasmin Pourquoi écrire...

Richard Dubois

Number 40, Winter 1985–1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40154ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubois, R. (1985). Review of [À propos de *Une Duchesse à Ogunquit* de Claude Jasmin : pourquoi écrire...]. *Lettres québécoises*, (40), 78–78.

À propos de *Une Duchesse à Ogunquit*

de Claude Jasmin
Pourquoi écrire...

«Créer...c'est transgresser quelque interdit.»

Guy Robert

Cette époque est dure, qui a tout montré, tout dit, tout exigé, tout nié.

Avec le résultat qu'il existe pour chaque chose et son contraire, en art ou dans la vie, une version vraie, fausse ou approximative; authentique ou simili; rétro, ex, néo ou aspirante; pseudo, paléo, mini ou maxi, crypto ou ultra; et si l'on hésite parfois entre archi, extra et super, hyper fait super-«punch»! Quant à post... Mais post est le fin mot de l'absolue modernité. Imaginez «post-moderne», et la machine fait «Tilt», et on se retrouve, tous, les mains magnifiquement vides!

Je ne perds pas de vue mon sujet, je fourrage simplement dans mes préfixes et suffixes pour trouver ce qui désignerait le plus correctement le dernier roman de Claude Jasmin, *Une duchesse à Ogunquit*, polar...

Triste affaire (mais arrive-t-on à y croire? à embarquer?) où le duo classique de flics en stéréo (un jeune loup phallo-rigolo et un inspecteur expérimenté, maître ès-«everything») se voit confier la délicate mission de ramener à son papa sous-ministre une scripte de Radio-Québec «peut-être» mêlée à une sombre et très classique histoire de drogues. Ex-duchesse du Carnaval de Québec, la belle Miss est aussi ex-vedette d'un film de fesses. Classique scandale à l'horizon, avec pègre italienne et tout et tout.

Deux cent quelques pages plus tard — mais on ne sait plus rien du bien-fondé de l'angoisse du papa sous-ministre, mais le gros réseau se dégonfle en petit crime passionnel sans rapport avec l'enquête — il faut bien constater que de mini-surprises en micro-suspenses, l'apprentie montagne n'accouche que d'une demi-souris. Et c'est regrettable.

Regrettable, parce que Jasmin montre bien les lieux de l'histoire: les habitués de la Côte Est reconnaîtront des sites, des plages, des commerces; d'autres auront peut-être même envie de «piquer une pointe» dans les parages d'Ogunquit, encore que je doute fortement que le genre romanesque, par le biais d'un réalisme photographique usé jusqu'à la corde, ait toujours cette vocation d'allèchetistes.

On reste, oui, un peu triste — et la question, loin de s'appliquer au seul roman de Jasmin, pourrait, me confiait Gilbert Larocque, toucher 80% de toutes les publications romanesques québécoises! — pourquoi s'acharner, comme écrivain, à donner aussi lourdement dans le déjà-vu, dans le mieux-fait-déjà, dans le classique hyper-raccorni (classique des situations, des personnages, des psychologies, du vocabulaire et des formules)? Ce roman, beaucoup trop bavard (le dialogue, pages après pages, est-il le meilleur ressort romanesque du genre?) donne un peu trop souvent envie de regarder par la fenêtre, non pas dans le sillage du livre, ce que font par définition tous les véritables chefs-d'oeuvre, mais loin du livre...

Il faudrait dire cela si possible sans blesser...

Car Jasmin, quand il refuse les clichés («Ogunquit dort ferme») sait à l'occasion parler de la mer — et ce n'est pas rien; Jasmin, à l'occasion, a le sens du petit détail concret révélateur de l'humeur du moment (les pneus qui crissent, ou non, comme dialogue non-verbal entre l'inspecteur et son jeune acolyte).

D'un autre ordre, mais tout aussi graves me semblent les accrocs à la langue et à la ponctuation. J'oublie le pire

(«empêcher que des collègues ne lui mette (*sic*) la main dessus»; elle «s'est fait assassinée (*sic*)», pour souligner au passage les pléonasmes («Il bouillonne. Par en dedans»; «tatillon à propos de rien»), les indécisions (le/la State Police), l'accent flottant des personnages étrangers (je/jé, un/oune) et la curieuse mixture internationale du «regardez b'en (*sic*) ça à c't'heure» et du «je vous viens dare-dare»¹, sans oublier les nombreuses lourdeurs qui vont parfois jusqu'à rendre le texte incompréhensible: «...former un groupe rock aux numéros de music-hall sauce multi-média» (77); «...qu'il aime l'aspect ludique de ces lieux désaxés du fatidique pôle «métro-boulot-dodo»» (189).

Morale de cette trop longue histoire: une rédaction «express» et un récit «allongé» ne font pas nécessairement une bonne pause-café...

Et nous en revenons à l'essentiel: pour quoi écrire? Pour qui? À quelles fins?

Depuis trente, quarante ans, un Maurice Blanchot fournit sur le sujet de magnifiques non-réponses — de haut calibre. Productives. Exigeantes. Meurtrières. Se taire, dit-il en substance; se taire, et attendre, plutôt que d'atteindre ce point absolu de silence auquel confinent tous les verbiages.

Or, la *Duchesse* est bavarde, et se veut divertissante (j'imagine...); or, ce faisant, Jasmin (modestie ou inconscience?) accepte de rentrer dans le rang des bâtisseurs de «re-make», de refaire, en moins bien, du Simenon. Pourquoi?

Il n'y a pas, bien sûr, de sots métiers, mais il faudrait garder bien claire à l'esprit la distinction de l'art et du passe-temps. De la création, et de la récréation... □

Richard Dubois

1. C'est le même personnage qui parle (161, 41). Dans une autre demi-page, nous avons droit à «niet», «furioso», «subito presto», et... «that's all»...

* Éd. Leméac, 1985.

